basler stadtbuch cms
Christoph Merian Stiftung

1945: Krieg und Befreiung

Autor(en): Benoît Bruant

Quelle: Basler Stadtbuch

Jahr: 1995

https://www.baslerstadtbuch.ch/.permalink/stadtbuch/91533e06-76ba-4186-a942-2cd87f3bc2b5

Nutzungsbedingungen
Die Online-Plattform www.baslerstadtbuch.ch ist ein Angebot der Christoph Merian Stiftung. Die auf dieser Plattform veröffentlichten Dokumente stehen für nichtkommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung gratis zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger schriftlicher Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des vorherigen schriftlichen Einverständnisses der Christoph Merian Stiftung.

Haftungsausschluss
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Die Online-Plattform baslerstadtbuch.ch ist ein Service public der Christoph Merian Stiftung.
http://www.cms-basel.ch
https://www.baslerstadtbuch.ch

Benoît Bruant

La valise

«Moi je la vois comme une déchirure,
une blessure qui ne guérira pas,
notre histoire va s'arrêter là
ce fut une belle aventure.»
(‹La rouille›, paroles de Kernoa
pour une chanson de Maxime Le Forestier)

La valise, et même la valise de 30 kilos, symbolise bien l'Alsace de la fin de guerre. Pratiquement un alsacien sur deux a dû empoigner ce maigre contenant de cuir, de carton ou de bois, souvent dans la hâte. Pour de nombreux visiteurs de l'exposition de Mulhouse, ce symbole a valeur d'appel, aussitôt la mémoire vive suppure comme une blessure qui se rouvre. Certains se souviennent de leur bagage comme d'un compagnon d'infortune devenu siège, table, oreiller, instrument de torture après un sommeil lourd sur un quai de gare...

La grande errance des alsaciens commence pendant la ‹drôle de guerre› le 1er septembre 1939. Le couloir rhénan est front et frontière, les populations sont exposées aux combats, le gouvernement français décide l'évacuation des régions frontalières. 300 000 personnes seront ainsi déplacées dans le sud-ouest de la France. Comme toujours en pareil cas, l'administration est dépassée par les conséquences de sa propre décision. On n'imagine pas l'ampleur d'un tel déménagement, sur place il faut tout improviser, reconstituer les structures des communautés... Deux populations très différentes et ne parlant pas la même langue se retrouvent brutalement en contact. Le choc est rude, l'alsacien réfugié, étranger, rencontre sa propre frontière dans la différence de l'autre.

Juin 1940, la France se disloque sous les coups de butoir de l'Allemagne nazie. Malgré les avertissements des plus lucides d'entre eux, la plupart des alsaciens décide de saisir la proposition qui leur est faite de rentrer. A leur arrivée, les gares du pays parées de symboles de l'ordre nouveau allemand, leur semblent bien étranges. Etrangers chez eux, valises rangées, le logis devient la seule vraie patrie. Dehors, le voisin, le Blockleiter,... sont des dénonciateurs potentiels de leur manque d'empressement à se montrer fiers de leur sang germanique.

Pour 30 000 alsaciens, le répit est bref. Francophiles, ils sont ‹épurés› vers la France en morceaux. Pour beaucoup, c'est le début d'une vie nomade. Toujours des malles, des caisses à faire et défaire. Lentement, un désordre intérieur les gagne. Le retour se fera à la frontière de la désillusion : biens et souvenirs vendus, pillés,... ‹épurés› aussi les Juifs dont beaucoup connaîtront la ‹solution finale›. Le retour là aussi est celui de la déception, les traces de la présence séculaire des Juifs d'Alsace sont très altérées, tant dans le paysage que dans les consciences.

Octobre 1942, le grand ‹Reich de 1000 ans› qui manque de fils à offrir au grand sacrifice, adopte ceux d'Alsace par un tour de passe-passe dont seules les dictatures connaissent la justification. Commence alors l'implacable descente vers les frontières de l'enfer. Etre recruté de force ou fuir comme un voleur dans la nuit, un maigre bagage au bras, vers la France ou la Suisse... hospitalières ? C'est le seul choix des fils d'Alsace. Il y a pour les uns la cruauté d'une guerre dont ils sont des figurants désespérés. Il y a pour ceux du refus, l'expérience dangereuse du passage des frontières et les représailles ou la déportation de leur famille.

130 000 sont partis au front, une petite valise à

21 novembre 1944. Fuite vers la Suisse des populations de Huningue et Village-Neuf prises entre le feu des allemands adossés au Rhin et de la Première Armée française arrivée de Delle. ▷

la main. 100 000 sont revenus en lambeaux, «je pose tout et je retiens...» 30 000 fantômes parés des glaces de l'hiver russe qui hantent les mémoires. Pendant 10 ans, l'Alsace suspend son deuil dans une France joyeuse : pères, fils, maris, ils sont ‹non rentrés›. Leurs ombres obsédantes planent sur la plaine d'Alsace à chaque retour sur l'histoire, depuis 50 ans déjà.

Mulhouse, dans l'aube froide du 21 novembre 1944. Les chars de la Première Armée française grondent dans la ville, des combats incertains répandent le sang des milliers de ces fils venus d'Afrique dans la boue d'Alsace. La ville s'installe pour trois longs mois dans l'incertitude du hurlement des sirènes et du cri des armes d'un front qui court dans ses faubourgs, la ville est frontière.

9 février 1945, la guerre repasse le Rhin. Le grand nettoyage de printemps commence, on vide sa valise, on brûle les symboles, mais peut-on brûler les souvenirs ? La frontière entre les ‹salauds›, les ‹comment faire autrement›, les

courageux sublimes... est difficile à tracer. La société, elle, n'en finit pas de régler ses comptes en douce. Qui épure qui ? On ne sait plus. La république qui brime le besoin d'identité ou les ‹plus Alsaciens que les autres› qui ostracisent francophiles et résistants ? C'est à en perdre sa langue, c'est à en rester sur un hier qui ne veut pas devenir demain, c'est à en devenir intolérant au point de se croire seule victime.

8 mai 1945, la paix du monde ? Les trois couleurs de la France, la foule, la lumière enfin revenue noient dans la joie la ville blessée. De nombreux sourires dissimulent mal une brume de larmes et de lassitude qui estompe les contours de la France retrouvée, égarant le voyageur à la recherche de l'Alsace unie vers un décor de fête et de petits villages heureux..., une brume qui voile une tristesse que le temps transforme en rancœur tenace et qui dissimule des frontières que chaque Alsacien porte désormais en lui.

Les pères ont mal à la frontière, les fils construisent l'Europe et quelques ponts, les petits-fils libérés du fardeau par l'oubli seront des passeurs de frontières. Enfin... je l'espère !

Décembre 1944. Réfugiés lors des combats de libération de Cernay (Haut-Rhin).
◁

Mulhouse, gare du nord 1948. Retour en Pologne des familles de mineurs sur incitation du consulat polonais. Au pays, beaucoup d'entre eux éprouveront une forte désillusion. Certains reviendront finalement en Alsace.
◁